

directement au rythme, en somme de tous les éléments musicaux qui ne dérivent ni de la durée, ni de l'intensité, ni du degré de cohésion des sons, mais de leurs hauteurs respectives... et de leur timbre.

Mais l'heure avance. Si vous le voulez bien je vous dirai donc une autre fois comment je pense consacrer la deuxième partie de ma vie à résoudre ce problème, sans abandonner, bien entendu, la culture du rythme qui m'est si chère, et par quelle méthode j'espère la solutionner promptement pour ma joie, pour le plaisir de mes élèves et, je le voudrais aussi, pour votre plus grand agrément artistique. C'est la grâce qu'il convient de nous souhaiter réciproquement.

Jean d'UDINE.

M. J.-J. Nin, dont nos lecteurs ont pu apprécier le noble idéalisme dans son précédent ouvrage Pour l'Art, veut bien nous adresser quelques bonnes pages de sa dernière œuvre Idées et Commentaires qui doit paraître prochainement. Nous sommes heureux d'en offrir la primeur à nos lecteurs.

Le Génie et la Foule

La foule a toujours été l'ennemie des sages.

CHARLES DE SAINT-EVREMONT.

CICÉRON nous raconte qu'Antimaque, le grand poète et grammairien grec, lisait un jour un de ses chefs-d'œuvre — on croit que c'était sa *Tbébaïde* — devant un public nombreux qui, peu digne, peu attentif, et ne trouvant pas l'œuvre à son goût, s'éclipsa lentement. Antimaque ayant remarqué que le seul auditeur qui lui restait était Platon, et sachant quelle était la valeur de son jugement, continua, sans s'émouvoir, la lecture commencée.

Quelques années auparavant, Antiphon de Rhamnus, célèbre rhéteur athénien, disait : « Quand on a l'âme grande, on tient plus au suffrage d'un seul homme de valeur qu'à celui de la foule » (Aristote, *Morale à Eudème*, III, 5, 6).

En effet, les grands esprits, les âmes ouvertes au sublime ont toujours manifesté pour l'admiration de la Foule une indifférence très marquée, un dédain que tout dans leur vie proclame ouvertement. Palestrina, Monteverde, Victoria, Bach et Beethoven ne songèrent certainement pas au goût de la Foule en forgeant les merveilles que nous admirons aujourd'hui ; ils ne songèrent qu'à eux, à leur mission vis-à-vis de l'Humanité et à l'incommensurable Beauté dont ils se sentaient pénétrés. Wagner, Schumann, Moussorgsky et Franck ont délibérément ou inconsciemment agi contre tout ce que la Foule attendait et exigeait d'eux ; ils avaient pleine conscience du tort que cela pouvait leur faire, mais rien ne les aurait arrêtés ; aucune force n'aurait été capable de les détourner de la route qu'ils avaient volontairement choisie pour accomplir leur mission, pour atteindre l'Infini, le Beau, l'Eternel. Nous admirons tous, actuellement, le bel exemple offert par l'Ecole Française ; elle ne craint pas de s'aristocratiser, de se recueillir et de s'élever vers ces sommets que seuls le bon goût et l'esprit rendent accessibles. Elle reçoit, là, les grands vents de la Critique, mais elle vit, heureuse, son

rêve de clarté, d'élégance et de finesse, pendant que, dans la plaine, la Foule bourdonne sa sombre et bestiale chanson de tous les temps...

La grande Beauté et la vraie Grandeur ne seront jamais accessibles à la Foule. Je dirai plus : cette grandeur, cette beauté, il faut la préserver contre cette foule ; il ne faut pas la sacrifier, l'exposer à une profanation insensée ; il faut qu'elle reste, vis-à-vis des grandes masses, à la même distance que les images sacrées vis-à-vis des croyants... Que la Foule subisse le charme et le pouvoir du grand Art ; qu'elle sache *par nous*, tout ce qu'il y a de digne, de pur, de noble en Lui, mais évitons, à tout prix, le corps à corps entre elle et le chef-d'œuvre, l'image du Génie...

Et la vraie place des Interprètes d'Art, des Evocateurs, des Initiateurs, c'est celle d'intermédiaires entre l'Art et la Foule : et cela pour faire aimer l'art, mais aussi et surtout, pour le défendre, car la Foule aime, parfois, mais mal : un peu à la façon des brutes... Ses débordements — de joie ou de fureur — sont toujours empreints de démence. Elle brûle aujourd'hui ce qu'elle adorait hier, et elle acclamera demain ce qu'elle a injurié, raillé et hafoué dans le passé. Le Génie sera toujours, pour elle, quelque chose de mystérieux et d'incompréhensible ; aussi le profane-t-elle souvent, croyant l'honorer...

Certes, mieux vaudrait, peut-être, pour nous, Artistes, renoncer à elle et la laisser se repaître de ce que son instinct lui conseille d'aimer... mais qui dit Foule, dit Humanité, et l'Humanité c'est l'Homme. Quelle que soit la hauteur que l'Art nous permette d'atteindre, l'Artiste, l'Artiste-Interprète, surtout, ne dépasse pas celle d'un homme ; il faut donc affronter la Foule, mais la tête haute et avec la conviction inébranlable de protéger ardemment ce qui, pour nous, est la Joie et la Vie, mais sans oublier que la Foule est souvent, pour le Génie, un cruel tyran...

..... Et la vérité reste au fond du puits...

Les vérités que l'on aime le moins à entendre
sont celles qu'il importe le plus de savoir.

BOISTE.

Il paraît que les littérateurs anglais du XVIII^e siècle — ce siècle où, suivant l'expression de Rodin, tout le monde avait du talent — traitaient les grands seigneurs sur un pied d'égalité, les invitaient à leur table, siégeaient dans leurs clubs, épousaient des dames de la plus haute noblesse, et, chose plus précieuse encore, étaient libres d'exprimer leurs opinions par la plume... C'est ainsi que nous l'apprend, du moins, A.-M. Berthelot.

Que les choses ont changé, depuis !...

Aujourd'hui, on a toutes les peines du monde à trouver un grand seigneur, d'abord ; un grand authentique, sans mélange. On n'a pas toujours ce qu'il faut pour sa propre subsistance, ce qui rend difficilement réalisable l'honneur d'avoir à sa table un de ces grands si rares... et l'on n'épouse presque plus personne, la petite liaison pseudo-sentimentale n'ayant que trop souvent détrôné le mariage trivial et béat...

Mais là où, vraiment, il nous est difficile de croire M. Berthelot, c'est lorsqu'il nous affirme qu'au XVIII^e siècle, en Angleterre, on était libre d'écrire franchement, ouvertement ses opinions. Cela a donc existé quelquefois ?...

S' imagine-t-on, aujourd'hui, quelqu'un écrivant loyalement ce qu'il pense, ce qu'il sent, ce qu'il voit et ce qu'il veut ?...

S' imagine-t-on quelqu'un qui, jouissant de toutes ses facultés, ose dire la vérité toute nue, limpide et pure, sur les génies consacrés par la foule ou par la critique,

sur les institutions destinées à nourrir notre esprit, sur les hommes qui nous regardent, sur les choses qui nous inspirent, sur les lois qui nous régissent, sur le passé, sur le présent, sur soi-même ?

Supposons quelqu'un affirmant qu'il y a à peine une douzaine de vrais grands musiciens aux pieds desquels il faut se prosterner et se taire, et pas beaucoup plus qu'une centaine de véritables chefs-d'œuvre, devant lesquels il faut s'incliner, fermer les yeux et exprimer sa reconnaissance ; quelqu'un affirmant que la critique musicale n'existe pas ou bien qu'elle est vicieuse parce qu'elle s'adresse presque toujours à ceux qui, par leur qualité, ne peuvent ni ne veulent l'entendre ; quelqu'un affirmant qu'il est absurde qu'une salle de concerts puisse contenir plus de 400 personnes, parce qu'il n'est pas de ville au monde qui compte dans son sein 400 individus susceptibles d'aimer et de comprendre la musique ; quelqu'un affirmant que l'on ne peut pas aimer véritablement une chose que l'on ne comprend pas, et que partant il y a très peu de monde aimant la musique ; quelqu'un affirmant que les salles de concerts, petites ou grandes, devraient être accessibles à tout le monde, comme les églises, les musées, les beaux jardins, les grandes forêts... et qu'il suffirait pour cela de fermer la bouche à quelques canons, de mettre à sec quelques bateaux et de jeter dans les ruisseaux de la paix quelques milliers de fusils ; quelqu'un affirmant que la moitié de la vie d'un musicien devrait être consacrée à la littérature, à la poésie, à la peinture, à connaître les sciences, à étudier l'Art sous tous ses aspects ; à admirer la Nature, cette artiste unique, divine, qui peint, qui chante, qui sculpte, qui bâtit, qui rime, qui danse sans cesse... dût-il pour cela écrire quelques œuvres de moins, ou laisser échapper, en jouant, quelques fausses notes...

Celui-là serait un fou, un pédant, un radoteur, un ignorant, un naïf... ou un monstre !...

Qui voudrait écouter ou lire de telles insanités ?

Aussi me garderai-je bien de le dire... et d'autres encore... mais pourquoi faut-il que la vérité reste toujours au fond du puits ? Elle, si belle, si belle !...

J.-Joachim NIN,

Le Courrier Lyrique



N rentre de vacances, et les théâtres rouvrent. On gardait encore au fond de ses yeux l'image des beaux horizons de mers et de montagnes, et il faut aujourd'hui s'asseoir devant des océans de toile peinte et des forêts en cartonage. Mais, si grand est le prestige de la musique et de l'art, qu'ils animent et embellissent ces simulacres, enveloppent de mystère les coulisses bariolées et mettent de la poésie sous les frises poussiéreuses. Pendant un an, c'est ici que nous viendrons chercher de l'illusion, et, grâce au génie des maîtres, au talent des interprètes, à l'artifice des décorateurs, souvent nous la trouverons.

L'Opéra, bravant les chaleurs tropicales, a, pendant tout l'été, offert à un tiède public les douceurs reposantes d'un répertoire trop connu. Le retour de Mlle Mary Garden fut nécessaire pour apporter quelque originalité avec son interprétation de *Tbaïs* et les irritantes harmonies de *Salomé*. M. Van Dyck nous revient, seul et unique interprète de *Tristan* que notre Académie de musique puisse nous faire entendre. Entre temps, nous avons eu la petite querelle Messenger-Charpentier.